La maladie qui oublie tout

Paul Labrèche

Number 68, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4902ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labrèche, P. (2004). La maladie qui oublie tout. *Brèves littéraires*, (68), 42–46.

PAUL LABRÈCHE

La maladie qui oublie tout

Maria Angelina a un poisson rouge qui s'appelle Alfredo. C'est à cause de la sauce qu'elle aime tant. La sauce... La sauce... Quelle sauce ? Depuis qu'elle souffre de la maladie qui oublie tout, Alfredo est son seul ami. Parce que jamais il ne lui rappelle qu'elle a encore oublié quelque chose, la Maria Angelina.

C'était pas comme ça avant. Quand il y avait le chat Molino dans le décor. Le Molino n'arrêtait pas de faire des scandales à toutes les fois que sa *mamma* dépassait l'heure de sa pâtée. Un jour, Maria Angelina s'est fâchée. Elle a pris le bol plein de pâtée et l'a renversé sur la tête du Molino pour qu'il arrête d'embêter les voisins avec ses hurlements dramatiques. Molino a décampé, furieux et indigné. Personne ne l'a jamais revu. Bien fait pour lui. De toute façon, les chats et les poissons, c'est pas demain la veille.

Fort heureusement, il y a maintenant Alfredo. Le poisson rouge. Eh bien, il ne hurle jamais, même quand on oublie de lui donner ses flocons ou les petits morceaux de chicorée qu'il aime tant parce qu'elle est très fraîche. Depuis qu'il y a Alfredo, ça va donc beaucoup mieux même si ça ne va pas fort du tout. Pas du tout, du tout.

La maladie qui oublie tout, c'est terrible, se répète le poisson dans son bocal. C'est comme avoir un infect piranha dans la tête.

Au début de la maladie, c'est presque rien. Pas de quoi fouetter un chat. On n'oublie que les petites choses toutes simples. Comme le mouchoir dissimulé dans la manche de la blouse et qu'il faut remplacer de temps en temps, ou les tomates qu'il faut saler avant de servir, ou encore la manière de faire les délicieuses *pastas* pour qu'elles soient *al dente*. Puis, un jour, c'est plus gênant. Surtout devant la visite et les amis. Parce qu'on oublie de se frotter avec le gant de crin pour faire décoller toutes les écailles de mauvaise odeur. Ou on oublie le nom d'une rue, d'un neveu, ou le nom d'un charmant maquereau, comme celui de Maria Angelina qui venait réciter des vers enflammés sous les persiennes d'une *donna bella* encore pleine de promesses. Enfin, tôt ou tard, l'inévitable arrive. Il y a l'essentiel qui décampe comme le Molino ou comme les billes de verre dans la poche trouée du *bambino*. On ne se souvient plus que l'Italie, c'est le plus beau pays du monde. On ne sait plus que Venise, c'est la ville préférée des poissons en lune de miel. On oublie même que c'est à Rome que la Virga Maria, elle a appris à préparer les meilleurs risottos. Si si.

(On dit que parfois, quand on quitte le pays, c'est vraiment triste. Parce qu'il y a l'exil, et le déracinement et toutes ces choses que les poissons ne comprennent pas bien parce que l'eau, ça ne connaît pas les frontières. Mais quand c'est le pays qui nous quitte, il n'y a plus de mots pour décrire le naufrage.)

Il y a des jours où c'est étrange. La maladie qui oublie tout, eh bien, elle oublie même d'être malade. Peut-être qu'elle prend congé. Peut-être qu'elle va à la mer pour y noyer le piranha. Nul ne sait. Ces jours-là,

Maria Angelina retrouve des photos déchirées dans les coins poussiéreux de son esprit : la première syllabe du nom d'une rue, le son des cloches accrochées à la porte de la *trattoria* d'à côté, la couleur, seulement la couleur, des yeux du beau Pietro sous les persiennes, la voix de *papà* qui dit :

« Fais attention, Maria Angelina, tu es trop jeune pour ces choses là ; les garçons et tout. Il vaut mieux laisser mûrir les olives.

— Mais, *papà*, j'ai vingt-quatre ans et Pietro est un garçon bien.

— Tu es mon bébé, Maria Angelina, je ne veux pas que'il t'arrive une catastrophe.

— Mais, *papà*, je te répète que j'ai... j'ai... »

La maladie qui oublie tout ne prend jamais de longs congés. Un jour, tôt ou tard, la maladie qui oublie tout, eh bien, elle ira trop loin. Elle perdra le nord et s'égarera quelque part de l'autre côté des ombres. Après, il n'y aura plus d'après, pense Alfredo. Il n'y aura plus de Maria Angelina pour l'appeler « mon petit ange ». Le poisson bat de la nageoire tristement et se laisse dériver vers le petit fond marin.

Maria Angelina ne sait rien de toutes les pensées de son petit ange. En fait, elle ne sait presque plus rien des pensées de Maria Angelina. Les trous dans ses poches sont des océans. Elle sent tellement de choses pourtant. Tellement de vie qui éclate partout et tout autour et qui éclabousse comme une fontaine sur la place publique : le soleil qui pique la peau, la mer et le basilic qui se disputent les narines, Giuseppe qui répète des airs d'opéra en arrosant ses fleurs avec un peu de vin pour leur donner des couleurs. Elle sent

beaucoup de choses, Maria Angelina. Mais il ne lui reste plus de mots pour dire ce qu'elle sent. Sa bouche ouvre sur le silence. On pourrait entendre une bille tomber. Parfois, un peu de salive s'échappe. C'est parce qu'elle a faim, Maria Angelina. Elle a faim des mots pour dire l'odeur, pour dire l'amour, et Alfredo, et la peur, et l'espoir, et les Ave Maria de son petit chapelet. Son esprit et son cœur jeûnent de plus en plus. Ils perdent du poids. Ils font tomber les couleurs dans les yeux. Ils égarent le goût de la vie sous les papilles de l'oubli.

Maria Angelina a faim dans son corps aussi. Hier, elle a oublié de manger. Et puis avant-hier et le jour d'avant. (Et dire que pendant ce temps, le piranha s'est fait un festin dans sa tête.) Depuis trois jours qu'elle est assise à la fenêtre, Maria Angelina ; qu'elle regarde le soleil et se demande par moments ce que fait cette grosse tomate chaude égarée en plein ciel. Heureusement, pense Alfredo, Maria Angelina n'a pas oublié son meilleur ami, Alfredo le poisson rouge. Du moins, pas encore.

Maria Angelina se secoue et se lève. Son corps veut dévorer maintenant. Tout de suite. Il n'en peut plus d'attendre. Il bouscule la tête de Maria Angelina. Souviens-toi, souviens-toi, Maria Angelina, j'ai faim, bouge un peu, nous allons mourir si tu ne fais pas quelques efforts, vieille détraquée. Tu n'as qu'à me nourrir, c'est pas trop demander. Après tu iras retrouver Pietro, vieille loque.

Mais le *signore* Pietro, eh bien, il ne met plus de vers enflammés sur l'hameçon de l'amour depuis longtemps. Il a disparu. Plus de *signore* Pietro. La mer l'a pris, mais Maria Angelina a maintenant oublié la mer.

La faim est violente. Maria Angelina tombe presque de faim. Elle rassemble ses forces et ses esprits. Elle tremble. Elle peine. Elle veut se rendre à la cuisine. Elle ne trouve pas le réchaud. Où est-ce qu'il est passé le réchaud ? Elle marche longtemps, la Maria Angelina. Elle n'arrive pas à sortir de la chambre. Elle tourne, elle tourne. Comme une Alfredina dans son bocal, les yeux sortis, la bouche ouverte. Elle marche encore longtemps. Le désert dans sa tête est grand. Très grand. Il l'a fait prisonnière. Elle cherche n'importe quoi, la Maria Angelina, n'importe quoi qu'elle pourra reconnaître enfin. Quand elle arrive à la cuisine, la Maria Angelina, elle a gagné qu'elle se dit. Elle a fait la guerre et elle a gagné la guerre. Elle mérite rien de moins que son plat préféré. Quel plat préféré ? Une *mamma* n'oublie jamais les plats préférés. Allez, Maria Angelina, qu'elle se dit encore. Tu le sais très bien. Les *pastas*. Oui, les *pastas*, c'est si bon. Maria Angelina s'accroche aux mots qui lui restent comme à une bouée. Tu sais que tu aimes les *pastas*, Maria Angelina, tu les as toujours aimées. Surtout les *pastas* à la sauce... À la sauce... Quelle sauce ? La maladie qui oublie tout frappe la Maria Angelina de plein fouet. Elle doit faire un effort pour se rappeler. Allez, Maria Angelina, qu'elle se dit. Tu ne peux pas oublier les *pastas* à la sauce... C'est le raz-de-marée dans la tête de Maria Angelina. Brisée, elle implore son ami du regard. Il faut qu'elle se rappelle. À la sauce... La sauce... Oui ! La sauce Alfredo ! Les *pastas* à la sauce Alfredo ! Comment ai-je pu oublier ? Alfredo, mon petit Alfredino. Merci, petit ange.

Pauvre Maria Angelina qui a maintenant oublié qu'elle est allergique aux poissons.